

conquérant des Gaules, le nom de celui-ci n'était-il pas le nom d'un héritier de Gaius Gracchus, connu jusqu'en ces lointaines contrées pour l'audace de ses idées et de ses projets sociaux, tenant pour nécessaire la réunion à Rome des États libres, et professant l'utilité des colonisations dans les provinces? Parmi les dynastes indépendants, nul ne se voyait en proche péril autant que Juba, le roi des Numides. Jadis, du vivant d'Hiempsal, son père, il avait eu avec César lui-même une violente querelle¹. Et Curion, ce même Curion qui aujourd'hui se plaçait au premier rang entre les lieutenants du proconsul, il avait tout récemment proposé au peuple l'annexion pure et simple du royaume africain. Que si, un jour, on devait voir entrer dans la lutte les voisins et les princes, le seul roi qui fût fort, celui des Parthes, concluait à ce moment alliance avec le parti aristocratique : Bibulus et Pacoros négociaient sur la frontière (p. 492). César, au contraire, était de cœur trop haut, trop romain, pour jamais composer, dans un intérêt de faction, avec les vainqueurs de Crassus, son collègue et son ami.

Juba,
roi de Numidie.

L'Italie
hostile à César.

En Italie, nous l'avons dit, la grande majorité des citoyens se montrait hostile. Les aristocrates marchaient en tête avec leur nombreuse clientèle, puis la haute finance, non moins mal disposée : elle ne pouvait, au milieu des réformes complètes projetées par César, garder ses tribunaux de jury, accessibles aux passions de parti, et son monopole des extorsions financières. La cause démocratique ne comptait point de partisans chez les petits capitalistes, chez les propriétaires fonciers, et enfin dans toutes les classes ayant quelque chose à perdre : dans ces couches sociales, à vrai dire, on n'avait cure que d'une

¹ [Suet. Cæs. 71. — Juba était venu combattre à Rome les prétentions d'un prince vassal, *Masinthæ*, qui refusait le tribut à Hiempsal. César avait défendu Masinthæ, et dans un accès de colère, avait tiré Juba par la barbe (*in altercatione barbam invasit*), puis il avait caché le Numide chez lui, et l'avait emmené en Espagne.]

chose, la rentrée des intérêts à la due échéance, ou la réussite des semailles et des moissons¹.

L'armée que Pompée allait conduire consistait principalement dans les troupes d'Espagne, en tout sept légions faites à la guerre et solides sous tous les rapports : il y pouvait ajouter divers corps stationnés alors en Syrie, en Asie, en Macédoine, en Afrique, en Sicile et ailleurs, faibles pour la plupart et éparpillés au loin. En Italie, il n'avait encore sous la main et prêtes au combat que les deux légions, naguère reprises à César, dont l'effectif n'allait pas au delà de sept mille hommes. Leur fidélité était plus que douteuse. Levées dans la Cisalpine, ayant longtemps servi sous César, victimes d'une assez perfide intrigue qui les avait fait passer d'un camp dans l'autre (p. 212)², elles ne cachaient point leur colère et s'émouvaient au souvenir de leur ancien général qui, à l'heure de leur départ, avait généreusement devancé sa dette et distribué aux soldats le cadeau promis pour le jour du triomphe. Mais les légions d'Espagne pouvaient facilement arriver en Italie, dès le printemps, soit par la route de terre et la Gaule, soit par mer. Et avant cela, rien de plus facile que de rappeler sous les armes les hommes des trois légions de la conscription de 699, demeurées en congé (p. 448), et ceux des levées italiennes de 702 déjà reçues au serment (p. 472). En sorte que, laissant de côté les six légions d'Espagne et les corps répartis dans les autres provinces, Pompée dès le début pouvait disposer, en Italie seulement, d'une force totale de dix légions, ou d'environ 60,000 soldats³. Il n'exagé-

L'armée
de Pompée.

55 av. J.-C.

52.

¹ [*Nihil prorsus aliud curant (municipales, rustici), nisi agros, nisi villulas, nisi nummulos suos.* (ad Att. 8, 13). — V. aussi *ibid.* 9, 12; et ad fam. 9, 5 : *virii boni usuras prescribunt!*]

² [*Insidieuse retentæ* : c'est Cic. lui-même qui en convient (ad Att., 7, 13).]

³ C'est le chiffre qu'il fixait lui-même (Cæs. Bell. civ., 16), et ce qui vient en confirmer l'exactitude, c'est qu'après avoir perdu en Italie 60 cohortes, ou 30,000 hommes, il lui sera possible encore de s'en aller en Grèce avec 25,000.

rait pas à dire qu'il n'avait qu'à frapper du pied la terre d'Italie pour en faire aussitôt sortir cavaliers et fantassins¹. J'accorde qu'il lui fallait un délai, si court qu'il fût, pour mobiliser tout son monde : mais partout déjà on était à l'œuvre, remplissant les anciens cadres ou appelant les levées nouvelles ordonnées par le Sénat, le jour de la rupture. Immédiatement après le vote du sénatus-consulte qui donnait le signal de la guerre civile (7 janv. 705), au cœur même de l'hiver, les hommes les plus considérables de l'aristocratie étaient partis dans toutes les directions, activant le mouvement des recrues et les envois d'armes². On souffrait beaucoup du manque de cavalerie, celle-ci d'ordinaire étant tirée des provinces et surtout des contingents celtiques : il fallait à tout prix en former un premier noyau, et l'on s'empara, pour les monter, de 300 gladiateurs que César avait dans les écoles d'escrime de Capoue. Mais la mesure excita un mécontentement si grand que Pompée licencia la troupe et fit venir en place 300 esclaves-pasteurs des campagnes d'Apulie³. Comme d'habitude, il y avait baisse d'argent comptant dans le trésor : on y para aussitôt en puisant dans les caisses de la Ville et dans les trésors des temples des municipalités⁴.

C'est dans ces conjonctures que la guerre commença aux premiers jours de janvier 705. César n'avait sous la main qu'une seule légion qui fût prête, soit 5,000 hommes d'infanterie et 300 chevaux. Il était à Ravenne avec elle, à 50 milles (alem. = 100 lieues) environ de Rome, par la grande chaussée publique [la *Flaminienne*]. Pompée avait

¹ [Plut. *Pomp.* 57 et 60].

² [*Tota Italia dilectus habentur, arma imperantur, etc. B. c. 1, 6.*]

³ [*B. G. 1, 14.* — C'est Lentulus qui avait imaginé de s'emparer des gladiateurs peuplant le jeu (*ludo*) de César. — Quand on les licencia, ne sachant qu'en faire, et craignant du désordre, Pompée les distribua chez les chefs de famille campaniens (*B. G. ibid.* — Cic. *ad Att.* 7, 14).]

⁴ [*Pecuniæ a municipiis exiguntur, e fanis tolluntur, omnia divina humanaque jura permiscuntur. B. c. 1, 6.*]

49 av. J.-C.

49.

César
prend l'offensive.

deux faibles légions (7,000 hommes d'infanterie et un escadron de cavalerie), postées à Lucérie sous les ordres d'Appius Claudius, à peu près à pareille distance de la capitale, aussi en suivant la grande route [la voie Latine]. Les autres troupes de César (je ne parle pas ici des contingents et des recrues toutes neuves en voie de formation) campaient encore, moitié sur la Saône et la Loire, moitié chez les Belges, pendant que les réserves italiennes de Pompée arrivaient déjà de toutes parts sur les lieux de concentration. Bien avant que les têtes de colonne des légions transalpines pussent descendre dans la Péninsule, une armée beaucoup plus nombreuse devait tenir la campagne, prête à les recevoir. Il semblait qu'il y eût folie à prendre l'offensive avec une troupe à peine égale aux bandes des Catilinariens, sans nul appui ni réserves en ce premier moment; à s'en aller attaquer des légions supérieures en force, grossissant d'heure en heure et commandées par un habile chef. Folie, soit ! mais folie à la façon d'Hannibal ! Si César tardait d'agir et laissait venir le printemps, le corps pompéien d'Espagne faisait irruption dans la Transalpine, les Italiens se jetaient sur la Cisalpine, et Pompée, tacticien tenu pour aussi fort que César, général plus expérimenté que lui, la campagne prenant des allures régulières, se changeait assurément en un très-redoutable adversaire. Au contraire, habitué qu'il était à ne manœuvrer que lentement, à coup sûr, et ayant pour soi toujours la supériorité du nombre, n'allait-il pas se troubler en face d'une attaque à l'improviste ? La xiii^e légion avait fait ses preuves sous César : elle avait repoussé les assauts de l'insurrection gauloise, elle avait sans broncher supporté les rigueurs d'une expédition en plein cœur de janvier chez les Bellovaques (p. 402). Mais les soldats de Pompée, anciens Césariens ou recrues mal exercées encore et à peine réunies ou formées, tiendraient-ils pied dans cette guerre éclatant soudain, et leur apportant les maux d'une campagne d'hiver ?

Marche
sur l'Italie.

Cependant César s'était mis en marche¹. Deux routes conduisaient alors de la Romagne dans le sud : l'une, la voie *Emilienne-Cassienne*, qui franchissant l'Apennin, allait à Rome par Arretium; l'autre, la voie *Popilienne-Flaminienne*, qui partant de Ravenne, longeait la côte jusqu'à *Fanum [Fano]*, et là, se divisant, courait vers Rome, à l'ouest par le *col de Furlo*, vers Ancône et l'Apulie, au sud. Marc Antoine suivit la première jusqu'à Arretium. César en personne s'avança par la seconde. Nulle part on ne leur résistait : les nobles personnages qui s'étaient faits officiers recruteurs n'étaient point des hommes de guerre, les recrues n'étaient point des soldats; et quant aux villes, elles n'avaient souci que de ne pas être assiégées. Lorsque Curion, avec 4,500 hommes, arriva devant *Iguvium [Gubbio]*, où le préteur *Quintus Minucius Thermus*² avait ramassé une couple de mille hommes du contingent nouveau de l'Ombrie, à la première annonce de l'approche de l'ennemi, général et soldats tirèrent au large : partout il en alla de même, sur une moindre échelle. César pouvait à son choix, ou se porter sur Rome, dont ses cavaliers, à Arretium, n'étaient plus qu'à 28 milles [alem. = 56 lieues], ou marcher contre les légions pompéiennes, postées à Lucérie. Il prit le second parti. La consternation de ses adversaires, dans Rome, était immense. Pompée y était encore quand on apprit que César avançait. D'abord il sembla vouloir défendre la capitale : mais ayant su le mouvement de César sur le *Picenum*, ainsi que ses premiers succès de ce côté, il abandonna toute idée de résistance, et ordonna l'évacua-

Rome évacuée.

¹ Le sénatus-consulte avait été rendu le 7 janvier : dès le 18, on savait à Rome, et cela depuis plusieurs jours, que César avait franchi le Rubicon (Cic. *ad Attic.*, 7, 10, 9, 10) : il fallait au moins trois jours à un courrier pour venir de Ravenne. Il convient dès lors de fixer le départ de César au 12 janvier, date qui répond au 24 novembre 704 du calendrier Julien, selon la réduction usuelle.

50 av. J.-C.

² [L'un des correspondants de Cicéron (*ad fam.* 13, 53-57), et son propre préteur en Asie quand celui-ci était proconsul en Cilicie. — Après la mort de César, il quittera Sextus Pompée et passera à Antoine.]

tion¹. La panique avait gagné tout le beau monde de Rome, panique accrue de mille fausses rumeurs. Déjà, disait-on, les cavaliers césariens se montraient devant les portes! Que si, parmi les sénateurs, il en était qui voulassent rester en ville, on les menaçait de les traiter comme complices de la rébellion². Ils sortirent en foule. Les consuls eux-mêmes, perdant la tête, ne songèrent pas à mettre le trésor en sûreté, et quand Pompée les invita à l'aller chercher, ajoutant qu'ils en avaient le temps encore, ils lui répondirent qu'ils tenaient pour plus sûr qu'il allât lui-même d'abord occuper le *Picenum*³. Dans les conseils, même désarroi. Une réunion eut lieu à *Teanum Sidicinum* (23 janvier) : les deux consuls et Labiénus y assistaient. On y traita d'abord des propositions nouvelles d'arrangement venues de César, se disant prêt encore à licencier immédiatement son armée, à remettre ses provinces à ses successeurs désignés, et à rentrer seul à Rome pour s'y porter candidat au consulat, selon les règles constitutionnelles, à la condition que Pompée, de son côté, partirait sans délai pour l'Espagne,

¹ [Pompée quitte Rome, première et grande faute stratégique et politique. « C'est Rome qu'il fallait garder, c'est là qu'il eût dû concentrer toutes ses forces. Au commencement des guerres civiles, « il faut tenir toutes les troupes réunies, parce qu'elles s'électrisent « et prennent confiance dans la force du parti : elles s'y attachent « et s'y maintiennent fidèles! » (*Précis des G. de J. César*, ch. XI, 3^e observ.). — Aux yeux des Romains, Pompée désertait. « Il a beau dire qu'il fait comme Thémistocle, que la République n'est point dans les murs de Rome! » Cicéron répond amèrement « que Périclès a autrement agi : et que les Romains jadis, quand leur ville fut prise, se retranchèrent dans le Capitole » (*urbe reliqua capta, arcem tamen retinuerunt*. — *Ad Att.*, 7, 11). — Aussi quels reproches il déverse sur ce général hésitant, stupéfié (*stupens*, *ad Att.*, 7, 10), le plus incapable des généraux (*ἀστρατήγητος* : *ad Att.*, 7, 13)!]

² [César était plus clément et plus habile. Il pardonnait à ses prisonniers et tolérait la neutralité. — *B. c.*, 1, 63. — Suet. *Cæs.* 75. — Sur la panique à Rome, v. Dio. Cass. 12, 7, 8. — Lucan. 1, 475 et 486 et sq. : lire surtout Cic. *ad Att.* 7, 10-12. La procession de fugitifs couvrait la voie Appienne jusqu'à Capoue.]

³ [Lentulus, à entendre César, n'aurait même pas pris le temps de fermer l'*ærarium sanctius*, contenant le fond de réserve, où se versait la vicésime prélevée sur la valeur des affranchissements (Tit. Liv. 27, 10), et auquel on ne touchait qu'à la dernière extrémité.]

et que l'on procéderait au désarmement de l'Italie. A cette demande on répondit qu'il fallait que d'abord César se retirât dans sa province; qu'alors on s'engageait à désarmer et à faire voter le départ de Pompée pour l'Espagne en la bonne et due forme d'un sénatus-consulte délibéré dans Rome: peut-être ce langage n'était-il point tromperie grossière, mais acceptant dans ces termes les propositions de César, ne les repoussait-on pas en réalité? César avait réclamé une entrevue avec Pompée: celui-ci la refusait, et devait la refuser pour ne point exciter davantage, par les apparences d'une entente nouvelle entre les deux triumvirs, les méfiances déjà trop vives des constitutionnels¹. Le plan de guerre fut réglé comme il suit, dans les conseils tenus à Teanum. Pompée prenait le commandement des troupes de Lucérie, sur qui s'était tout l'espoir des coalisés, malgré leur peu de solidité. De Lucérie, il se porterait sur le Picenum, sa patrie et celle de Labiénus, y appellerait les populations aux armes, comme il l'avait fait trente-six ans avant (V, p. 327), et se mettant à la tête des fidèles cohortes picentines et des vigoureux soldats des légions reprises à César, il irait barrer, s'il se pouvait, le passage à l'ennemi. Mais le Picenum tiendrait-il jusqu'à l'arrivée de Pompée accourant à sa défense? Tout roulait sur cette unique chance. Déjà César, ramenant à lui ses divers corps, et longeant la route côtière, a dépassé Ancône et est entré au cœur du pays. Partout on arme: *Auximum* (*Osimo*), la première place qu'on rencontre en venant du nord, est gardée par *Publius Attius Varus*², avec une

Combats
dans le Picenum.

¹ [B. c. I. 8-11 — cf. avec Cic. *ad Att.* 7, 14; 7, 17; et *ad fam.* 16, 12. Les porteurs de paroles de César étaient les propres émises de Pompée: 1° *L. Cœsar*, le jeune (*adolescens*), fils d'un César lieutenant du Proconsul des Gaules; homme de peu de portée et dont Cicéron se moque. Il combattit pour Pompée durant la guerre civile, fut gracié par César, puis alla peu après se faire tuer en Afrique: 2° le préteur urbain *L. Roscius*, ancien lieutenant de César dans les Gaules.]

² [B. c. I, 15. — Il ne faut pas le confondre avec le chef de

garnison considérable de jeunes recrues. Mais le Sénat municipal [*decuriones*], avant que César soit en vue, leur notifie d'avoir à déguerpir. Une poignée de Césariens de l'avant-garde les poursuit, les atteint non loin de la ville, et les disperse en un instant: c'était la première fois qu'on en venait aux mains. A peu de temps de là, *Gaius Lucilius Hirrus*¹ évacue *Camerinum* [*Camerino*], où il avait 3,000 hommes, et *Publius Lentulus Spinther* s'enfuit d'Asculum qu'il tenait avec 5,000 autres². Les hommes des milices, dévoués à Pompée pour la plupart, abandonnaient sans trop se plaindre, et leurs maisons et leurs champs, et suivaient leurs chefs par delà la frontière: mais le pays n'en était pas moins perdu déjà pour la cause constitutionnelle, lorsque s'y montra enfin l'officier dépêché par Pompée, et chargé par lui de diriger provisoirement la défense. *Lucius Vibullius Rufus*, sénateur obscur, était d'ailleurs bon militaire³. Il ne put que réu-

cavalerie, qui servit dans les Gaules, et que Hirtius loue comme un homme de courage et de prudence (*singularis et animi et prudentiæ*. B. G. 8, 28). Le lieutenant de Pompée, qui commandait à Auximum au début de la guerre civile, était un prétorien, qui resta toujours fidèle au parti pompéien. — Après que Pompée aura abandonné l'Italie, il s'en ira en Afrique, s'y emparera du commandement (B. c. I, 31), se fera battre par Curion, brûlera quelques vaisseaux à César devant Hadrumète, et après *Thapsus* gagnera l'Espagne, où il retrouvera *Gn. Pompée* le fils. Il perdra la bataille navale de Cartéia, et ira mourir sur le champ de *Munda* (B. c. 2, 23-34. — Hirt. *Bell. Afr.* 62, 63. — Dion Cass. 41; 41, 42. 42, 57. 43; 30, 31 — App. B. c. 2, 44, 46, 105.)

¹ [Appelé souvent à tort *Gaius Luceius Hirrus*. — Tribun du peuple en 701, ancien compétiteur de Cicéron pour l'augurat, de Cœlius pour l'édiilité, souvent bafoué par eux dans la correspondance familière. Ils l'appellent « le bègue » (*hillus*. — *ad fam.* 2, 10). — C'est lui que Pompée enverra solliciter le secours du roi des Parthes; et avant Pharsale, quand on se partage, dans le camp pompéien, les dignités et les honneurs, il se nomme préteur, pour son compte. César lui pardonnera]

² [L. Spinther, p. 138, n. 1.]

³ [On ne le connaît guère que par la mention que César fait de lui à plusieurs reprises (B. c. I, 15, 22, 34, 38. 2, 10, 11). — Il était l'un des ingénieurs de Pompée (*præfectus fabrum*). César le relâchera après la prise de Corfinium. Il retournera aussitôt à Pompée, qui l'enverra en Espagne. Prisonnier une seconde fois, une seconde fois pardonné, et chargé de nouvelles paroles de paix, il accourt en Grèce, et annonce aux Pompéiens la prochaine arrivée

Corfinium
investie.

nir en hâte les six ou huit mille recrues, amenées par les médiocres capitaines qui les avaient levées, et les jeter dans la forteresse la plus proche. C'était *Corfinium*¹, placée au centre des recrutements d'*Alba*, des pays marse et pélignien. Les levées s'y étaient ralliées, au nombre d'environ 45,000 hommes [plus de 30 cohortes]: elles formaient le contingent des plus belliqueuses et plus énergiques populations de l'Italie, noyau excellent pour l'armée constitutionnelle en voie de formation. Quand Vibullius y arriva, César était en arrière encore de quelques marches: rien de plus aisé, si l'on voulait obéir aux instructions de Pompée, que de sortir de la place et d'aller rejoindre, avec les Picentins qui fuyaient devant César, le corps d'armée principal d'Apulie. Mais Lucius Domitius [Ahenobarbus] commandait à Corfinium, l'un des plus obstinés et des plus étroits parmi les aristocrates, successeur désigné de César, dans le proconsulat de la Transalpine². Loin de déferer pour son compte aux ordres reçus, il empêcha même Vibullius d'emmener son monde dans le sud. Persuadé que Pompée n'hésitait que par entêtement, et allait bon gré malgré accourir le dégager, il prit à peine quelques dispositions pour soutenir le siège, et ne rallia pas dans les murs de la place les petites garnisons disséminées dans les villes environnantes. Pompée ne vint point, et par une bonne raison: avec ses deux légions trop peu sûres dans sa main, il pouvait bien attendre et soutenir les milices picentines, mais il ne lui était point permis d'aller en avant et d'offrir le combat à César. Au bout de peu de jours, César se montre (14 février) dans le Picenum: il avait été rejoint par la

de César en Grèce. — V. Cic. *ad Q. frat.* 3, 6, § 7. — *ad Attic.* 7, 24. 8, 1, 2, 11, 15.]

¹ [On en trouve les ruines non loin de la petite ville de *Popoli* et de l'église de *San Pelino*, dans la vallée de la *Pianata di Valva*. Corfinium, l'ancienne capitale des Péligniens, la capitale de l'insurrection marse, sous le nom d'*Italica* (V. p. 211 et s.), était restée une forte et importante position militaire.]

² [V. pp. 140 et 222. — V. B. c. 1, 15-23]

xii^e légion: devant Corfinium, il est rejoint encore par la viii^e, toutes les deux venues d'au delà des Alpes. De plus, il a réparti dans trois légions nouvelles ses prisonniers, les soldats pompéiens transfuges volontaires, et les enrôlés levés par tout le pays. Son armée, devant Corfinium, compte déjà 40,000 hommes, dont moitié a servi. Domitius, tant qu'il compta sur Pompée, laissa la place se défendre: mais enfin, désabusé par les dépêches qu'il reçut¹, il ne voulut plus tenir dans ce poste perdu, où pourtant sa résistance aurait grandement profité au parti. Il ne songea pas davantage à capituler. Mais, en annonçant au soldat l'arrivée prochaine d'une armée de secours, il se prépare à fuir dans la nuit même avec quelques nobles, ses officiers. Beau projet, qu'il ne sut même pas mener à fin! Sa contenance, son trouble le trahissent. Dans son armée, les uns s'ameutent: les recrues morses, qui ne veulent pas croire à la honte de leur général, prennent les armes contre les mutins: mais à leur tour, elles se convainquent de la réalité du bruit accusateur: toute la garnison, se soulevant, arrête ses chefs et les livre à César, eux, l'armée et la ville (20 février)². Là-dessus,

Reddition
de Corfinium.

¹ [Nous connaissons par Cicéron la correspondance officielle de Pompée avec Domitius (Cic. *ad Attic.* 8, 12). Il lui dit « qu'avec sa petite armée, éparpillée encore, il ne peut lutter contre César » (*nos disjecta manu pares adversariis esse non possumus*). Il faut venir à moi sans délai, sous peine d'être coupé: tout au moins, laisse partir Vibullius avec les cohortes du Picenum et de Camerinum... César, en ce moment, a plus d'hommes que nous: bien-tôt, nous en aurons plus que lui... Je n'ai encore que 14 cohortes à Lucérie... Viens donc, viens au plus vite avec tout ton monde. — Je ne puis aller à toi: je ne me fie pas à mes légions (*quod non magnopere his legionibus confido*). Je doute trop de leurs bonnes dispositions pour engager toute la fortune de la République (*neque... eorum militum... voluntati satis confido, ut de omnibus fortunis Reipublicæ dimicem*). Dégage-toi donc, et viens si tu peux! »]

² [V. les détails fort intéressants donnés par César B. c. 15-23. Il ne s'est arrêté que sept jours devant la place (B. c. 23). Rien de plus admirable que sa vigilance, à côté de sa foudroyante rapidité. Il pardonne à tous, à Lentulus, à Domitius, qui s'est fait donner du poison par son médecin, et qui, heureusement, n'a pris qu'un narcotique (Plut. *Cæs.* 34), à Vibullius, à tous. Il rend à Domitius

3,000 hommes cantonnés à Alba mettent bas les armes : 4,500 recrues, à Terracine, en font autant, lorsque paraissent les premiers cavaliers de César ; et auparavant déjà, un troisième corps de 3,500 hommes a dû capituler à *Sulmo*¹.

Pompée
à Brindes.

César maître du Picenum, Pompée regardait l'Italie comme perdue, et ne songeait plus à s'y maintenir : ce qu'il voulait, c'était différer son départ par mer, pour sauver le plus de monde possible. Il marcha donc lentement vers Brundisium, le port le plus voisin. Là, se concentrèrent enfin les deux légions de Lucérie, les recrues hâtivement levées dans l'Apulie, pays mal peuplé comme on sait, celles ramassées en Campanie par les consuls et leurs délégués (on les avait aussitôt dirigées vers la mer) : là foisonnaient les fugitifs de Rome et les plus notables sénateurs, accompagnés de leurs familles. L'embarquement se fit : il n'y avait point assez de vaisseaux pour emmener à la fois toute cette foule qui comptait encore 25,000 têtes. Il fallut bien partager l'armée. La plus forte moitié partit (le 4 mars) ; et avec la moitié plus faible (10,000 hommes environ), Pompée attendit le retour de sa flotte ; car si désirable qu'il fût de rester maître de Brindes en vue d'une tentative ultérieure sur l'Italie, on ne savait que trop qu'il n'était pas possible d'y tenir longtemps devant César². César arrive, et

Les Pompéiens
s'embarquent
pour la Grèce.

6,000,000 sesterces, qu'il avait déposés dans les caisses de la ville, et que les *duumvirs* corfiniens venaient de livrer.]

¹ [Aujourd'hui *Sulmona*, dans le val du *Gizio*. Patrie d'Ovide. Domitius y avait posté 7 cohortes. César, averti du bon vouloir des habitants, y dépêcha Marc-Antoine avec 5 cohortes. A la vue des aigles, Sulmoniens et soldats sortent en foule, remettent la place, et le soir du même jour, Antoine revient devant Corfinium (*B. c.* 1, 18).]

² [César doutait que Pompée abandonnât sitôt Brindes et l'Italie. A cheval sur l'extrémité de la Péninsule et sur la Grèce, Pompée pouvait vouloir s'y réserver pour toutes les éventualités. Mais Dion Cassius affirme qu'il ne s'attarda à Brindes qu'à cause de l'insuffisance de sa flotte (*Dion Cass.* 41, 12. — *B. c.* 1. 25). — Les consuls étaient partis par le premier convoi, c'en était fait de toutes les tentatives d'accommodement : « *discessu illorum actio de pace*

aussitôt commence le siège. Il tenta surtout de fermer le port à la bouche, par des digues et des ponts flottants, et d'empêcher la flotte républicaine d'y rentrer : mais Pompée avait armé en hâte tous les navires marchands qui se trouvaient sous la main : il réussit d'ailleurs à garder sa communication ouverte jusqu'à l'arrivée des galères. Quelle que fût la vigilance des assiégeants, en dépit du mauvais vouloir des gens de la ville, il fit très-habilement sortir ses troupes intactes jusqu'au dernier homme, et les transporta en Grèce, hors de portée des coups de César (17 mars). Celui-ci, dépourvu de flotte, n'avait pu ni investir la place, ni poursuivre les Pompéiens.

Ainsi, après deux mois de campagne, sans livrer même une seule grande bataille, César avait poursuivi, mis à néant une armée de dix légions, dont la moitié à peine avait précipitamment fui au delà de la mer. Toute la péninsule italique était tombée dans les mains du vainqueur, y compris la capitale, le trésor public, et les approvisionnements immenses partout amoncelés. Les vaincus ne disaient que vrai quand ils déploraient la « stupéfiante » rapidité, la vigilance et la vigueur du monstre ! »

« *sublata est, quam quidem ego meditabar* » : dit Cic. (*ad Attic.* 9, 9. V. aussi *Bell. civ.* 1, 26, *in fine*). — M. Mommsen n'a relevé que les faits les plus importants de la campagne du Picenum, vraie promenade militaire de César (*ad Att.* 8, 15 : *ambulando bellum fecerunt.* 8, 14 : *eo modo autem ambulat*). — Parti d'Ariminum, César a envoyé Antoine occuper Aretium : il s'empare lui-même de *Pisaurum* (*Pesaro*), de *Fanum* et d'Ancône (*B. c.* 1, 11). Curion va prendre *Inguvium*, où tenait Thermus avec 5 cohortes pompéiennes (*B. c.* 13) : suivent les redditions d'*Aurimum*, de *Cingulum*, reconstruite par Labiénus, d'*Asculum*, et enfin de *Corfinium* (*B. c.* 15-25).]

¹ [Cic. *ad Att.* 8, 9 : *hoc teras horribili vigilantia. celeritate, diligentia est. Plane quid futurum sit nescio*. — Et ailleurs : *Volare dicitur* (*ad Att.* 10, 9). — L'abandon de l'Italie a été vivement reproché à Pompée, et par les contemporains et par les modernes. Cicéron ne voit plus chez lui que *pusillanimité* (*μικροψυχίαν* : *ad Att.* 8, 11. — 9, 11). César s'étonne que maître de la mer, maître d'une ville très-forte, et attendant ses légions d'Espagne, il lui ait livré le pays (*Plut. Pomp.* 68). Enfin Napoléon I^{er} le condamne non moins sévèrement (*Précis* : ch. IX, *observ.* 3. V. *supra* p. 243, n. 1).